

Journal des traducteurs Translators' Journal

Attitude de l'écrivain devant la traduction

Jean Vaillancourt

Volume 1, numéro 1, octobre 1955

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1057537ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1057537ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, J. (1955). Attitude de l'écrivain devant la traduction. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 1(1), 14–16. <https://doi.org/10.7202/1057537ar>

Attitude de l'écrivain devant la traduction

Jean VAILLANCOURT

Mon confrère et ami Fernand Beau-regard, diplômé de l'Institut de Traduction de l'Université de Montréal, me demande d'exprimer "l'attitude de l'écrivain devant la traduction".

L'invitation est flatteuse, surtout gênante. Je suis simplement l'auteur d'un roman qui m'a servi de diplôme pour pénétrer tout droit dans le trébuchet doré d'un "emploi intellectuel", qui absorbe depuis ce jour le meilleur de mes énergies.

Je crois néanmoins, je crois fermement qu'un traducteur, de même qu'un journaliste, doit avoir en lui un écrivain. Disciples de Freud, nous écouterions ici votre témoignage ! Pour ma part, je me méfie autant du traducteur qui n'avait jamais eu le goût d'écrire que du romancier, du reporter ou du critique qui ne faisait pas des vers lorsqu'il en avait l'âge.

Encore plus qu'à son orthographe et à la qualité de son vocabulaire, on reconnaît le rédacteur authentique à sa ponctuation. Flaubert, comme chacun sait, "gusulait" infatigablement ses phrases avant de les écrire, c'est pourquoi leur harmonie est infaillible. (L'écrivain moins puissant que l'auteur de "Salammbô" se contente de scanner les siennes mentalement.) Le mauvais rédacteur n'a pas de ponctuation. Il trouverait moyen d'introduire une virgule dans la phrase précédente. On a l'impression qu'il fait pleuvoir au hasard les virgules sur la page finie, comme une cuisinière la poignée de raisins secs dans sa pâte à gâteau; aussi, oyez (rép.:

oyez) le résultat, essayez de lire son texte à haute voix.

J'ignore s'il est possible d'inculquer le sens de la ponctuation à quiconque n'a pas celui de la rhétorique. Je n'ai jamais entendu dire qu'on soit parvenu à faire un bon musicien d'un élève dépourvu d'oreille.

Art difficile à l'extrême

Je me demande si je suis en droit de me considérer comme un bon traducteur, étant donné mes lacunes; je n'ai jamais assisté à un seul cours de traduction. Mais j'ai beaucoup lu dans les deux langues et écrit un peu, également dans les deux langues. J'ai découvert que la traduction, presque à l'égal de la création littéraire, était un exercice hautement difficile. Un abîme sépare la compréhension d'un texte et le moyen de l'exprimer avec satisfaction dans une autre langue. C'est une création presque constante pour qui refuse à son esprit de devenir un cardex, le cerveau d'un robot électronique. On peut d'ailleurs classer les rédacteurs en deux catégories, que je ne définirai pas ici. Je me contenterai de faire remarquer que la langue de nos journaux, pour s'en tenir à ce canton, s'est beaucoup améliorée depuis quelques années grâce aux efforts, souvent anonymes, de quelques idéalistes dont le salaire n'était pas plus élevé que celui des tenants de l'automatisation.

Ce qu'il faut, c'est la possession intime du mystère silencieux qui se trouve au cœur même de chaque lan-

gue; elle n'est pas donnée à ceux qui considèrent, durant leurs années d'apprentissage, que le temps est de l'argent, et nourrissent leur esprit avec une parcimonie appropriée.

La culture, comme l'a dit un sage, est ce qui reste quand on a tout oublié.

Le style journalistique

Les circonstances ont voulu que je devinse traducteur de dépêches dans un grand journal, métier que j'exerce depuis bientôt un an. Je ne le recommanderais pas sans réflexion à un lettré désireux de gagner sa vie dans un domaine connexe au sien. Prenant place pour la première fois à un pupitre de salle de rédaction, il n'est pas drôle de se faire dire par un confrère mi-goguenard, mi-sérieux: "Ici, mon vieux, tu vas désapprendre à écrire". J'ignore pourtant qui a inventé que le style journalistique devait s'éloigner du meilleur style littéraire, qui est fait de simplicité, de précision, de naturel, de choses moins compliquées que ne l'imaginent les primaires. Il n'est aucun sujet d'intérêt journalistique, qu'il s'agisse d'un reportage de chien écrasé ou des considérations d'un éditorialiste sur les causes de la grandeur et de la décadence de l'Empire britannique, qui ne gagne à être traité en style littéraire, c'est-à-dire en bon français, en bon anglais.

Aucun reporter n'a jamais inventé mieux, pour atteindre son but particulier, que la phrase sans atours de Maupassant. Nul éditorialiste ne peut trouver une langue plus appropriée à son art que celle de Voltaire, aussi simple que limpide et étincelante de vie.

Il existe une théorie de la "stylisation" de la langue des journaux, répandue surtout en Amérique du Nord. Je connais des intellectuels d'élite qui doivent, pour démêler le sens d'un paragraphe écrit dans ce style prétendu simple, le relire à deux ou trois reprises. Il s'agit, au vrai, d'un "nou-

veau style" qui est à l'échelon du **basic English**. Comme lui, il réduit les ressources de la langue à une panoplie de lieux communs dont le néophyte dégoûté a vite fait l'inventaire, à une pochetée de tours vagues et flottants commé seul l'anglais peut en fournir. Il fausse le mécanisme même de la grammaire, notamment par le mépris de la concordance des temps. Ce n'est pas de la simplification, c'est du primitivisme. L'espace me manque ici pour commenter la coquetterie loufoque que mettent souvent ces maîtres de la machine à écrire, ces collets-blancs à lunettes, à employer l'argot des sports, des ports, des ruelles, de la pègre. C'est à croire qu'ils ont tous fréquenté John Dellinger et Rocky Graziano ou qu'ils sont des clients du "Red Hook". J'avais un jour sous les yeux, durant la session, une dépêche d'Ottawa qui annonçait un projet de loi pour majorer la pension des anciens combattants devenus invalides par suite de leurs blessures de guerre. Je m'inquiétais déjà un peu de cette formule trop longue pour un rédacteur de dépêches "dynamique", lorsque je sursautai devant la trouvaille de mon reporter parlementaire: il les appelait "les vétérans brûlés" (burned out veterans). J'avoue n'avoir pas digéré celle-là malgré l'endurcissement de mon estomac. Si j'avais pu rencontrer ce personnage,

The Poole Bookstore

BOOKSELLERS
and
STATIONERS

•
2055, McGill College Avenue
Montréal
AV. 8-6643

j'aurais eu certainement quelques mots à lui dire.

Autonomie de la langue

Le désir qu'ont les journalistes américains, d'un style qui reflète la mentalité de leur pays, est légitime. Il existe aujourd'hui, bien au-dessus du slang des bas-fonds de Brooklyn et des défunts bootleggers de Chicago, une langue américaine nettement distincte, sinon radicalement détachée de l'anglais d'outre-mer. Le principal mérite de cet idiome vigoureux et direct est de s'être purgé de l'intellectualisme redondant, cher aux peuples âgés. Il est employé par un Eisenhower, un Truman dans leurs discours

internationaux. Il se trouve dans les meilleures dépêches reçues sur les téléscripteurs de nos quotidiens. Il est, plus qu'une manière de s'exprimer, "a way of life".

Il est bien regrettable que nous ne puissions, au Canada français, songer à conquérir notre propre autonomie linguistique. La langue est pourtant le seul lien anachronique qui nous retienne encore à une mère-patrie devenue un pays étranger. Peuple isolé, extrêmement minoritaire, devenu différent de tout, désormais confiné, pour rester lui-même, à ses propres ressources spirituelles, contraint pour survivre à une perpétuelle défensive, nous devons accepter notre destin.

Lausanne Ltée

IMPORTATEURS DE DIAMANTS
MONTRES ET BIJOUX

NOUS VOUS ÉPARGNONS DE
20 @ 50% SUR TOUS VOS ACHATS

J.-H. NADEAU, Sec.-Tr.

1290, RUE ST-DENIS • MONTRÉAL, P.Q.

PLATEAU 2355 • 1re porte au sud de Ste-Catherine • PLATEAU 7514

HOMMAGES

et

VŒUX DE SUCCÈS

Pierre Le Blanc, directeur-fondateur

MECHANICAL & AIRCRAFT INSTITUTE OF DRAFTING

5316 avenue du Parc, Montréal
VI. 9224

" LE DESSIN INDUSTRIEL A SON MEILLEUR "